

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE

PREMIÈRE PARTIE.

IV

En ce moment les deux cavaliers apparurent à une courte distance.

— Eh ! s'écria gaiement don Estevan, en désignant le chien, voyez donc Diamant ?

— Ah ! pardon, señor don Estevan de San Lucar, répondit le soldat, en excellent espagnol, tout en fermant à plusieurs reprises son œil droit, je ne vous remettais pas.

Le jeune homme sourit.

— Vous pouvez parler sans crainte de commettre une indiscretion, reprit-il, ce caballero connaît aussi intimement l'Oiseau



... nous serons doux maintenant à soutenir la lutte, et nous serons forts sous la sauvegarde de notre amour !

— Vive Dios ! répondit don Luis sur le même ton, cette fois, c'est trop fort, je n'y comprends plus rien.

— Dame ! vous le voyez ? Évidemment il a reconnu un ami en Sidi Muley, reprit don Estevan toujours riant.

— Il faut le croire ! C'est égal, lui ordinairement si farouche, se laisser caresser ainsi, cela est singulier ; ici, Diamant ! cria-t-il.

Le molosse accourut aussitôt et vint reprendre sa place derrière son maître !

— Eh bien ? demanda don Estevan au spahis, comment se fait-il que je vous rencontre dans ces parages, quand je vous ai, avant-hier, laissé là-bas au village ?

de-Nuit que don Estevan de San Lucar, je n'ai pas de secrets pour lui.

— Ah ! ah ! reprit le spahis en français, alors c'est bien ; je suis ici parce que je vous cherche, voilà.

— Très bien, vous m'avez trouvé.

— Oui, par un hasard auquel je ne m'attendais guère, car j'étais loin de vous supposer ici ; est-ce que c'est à vous ce magnifique chien, señor don Estevan ?

— Non, il appartient à ce caballero.

— Sapristi ! je l'achèterais bien s'il était à vendre ; en voilà un caniche, et doux et gentil ! on en mangerait, quoi ! fit-il en riant, j'tâcherai de le lui chiper adroitement.

— Je ne vous le conseille pas, dit don Luis en riant, il n'est pas d'humeur facile.

— Pincé ! s'écria-t-il, ah ça ! tout le monde parle donc l'français dans ce guoux de pays ? alors merci, il n'y a plus d'amusement.

— Voyons, soyons sérieux, s'il est possible, dit sèchement don Estevan ; pour quel motif me cherchiez-vous ?

— Tout simplement parce que j'en ai reçu l'ordre de votre père.

— De mon père ?

— Parfaitement ; à preuve que voilà une lettre dont il m'a chargé pour vous.

— Est-ce qu'il y a quelque chose de nouveau là-bas ?

— Oui, pour du nouveau il y en a, mais ce n'est pas grave ; seulement, vous verrez ce que jabote cette lettre ; mais, dites-moi, il paraît qu'il y a du nouveau par ici aussi ? Vous ne lisez pas ?

— Non, pas à présent, en arrivant au Presidio del Norte.

— Vous allez au Presidio del Norte ?

— Oui, pourquoi ?

— Bon, je m'entends ! alors chouetteau ! vous avez le temps de lire la lettre ; est-ce vrai qu'on a essayé d'assassiner l'Oiseau-de-Nuit ? je dis que l'on a essayé, vous comprenez ; mais, là-bas, on prétend qu'il est mort.

— Oh ! oh ! comment cela ?

— Dame ! hier au soir, à la tombée de la nuit, deux espèces de pas grand'chose, se vantaient, dans une « pulqueria », d'avoir tiré dessus à bout portant, et de l'avoir tué dans le Chapparal que nous venons de traverser.

Tout en causant ainsi les voyageurs avaient repris leur chemin.

— Ah ! ils se vantaient de cela ?

— Ma foi, oui, et tout haut encore ; je n'ai pas besoin de vous dire, maintenant, que je suis content de voir que ce n'est pas vrai ; seulement, je regrette d'avoir été un peu vif.

— Un peu vif ? Que voulez-vous dire, ami Sidi Muley ?

— Dame ! vous savez, señor don Estevan, on n'est pas maître de cela, j'aime l'Oiseau-de-Nuit, moi ; en entendant ces deux canailles se vanter, comme d'une belle action, de l'avoir assés siné, j'en ai pris un à la gorge et, ma foi, je l'ai étranglé net.

— En effet, c'est un peu vif ; d'ailleurs, s'ils ne m'ont pas tué, ce n'est pas la faute de ces misérables, car ils ont effectivement tiré sur moi.

— Ah ! bah !

— Oui, à bout portant ; mais les blessures heureusement sont légères.

— Ah les brigands ! si j'avais su !

— Quoi encore ?

— Rien ! il ne perdre pas pour attendre ! j'ai en garde une pomme ! il peut être tranquille ! continuez, je vous le dirai après !

— J'étais tombé de cheval, la chute m'avait fait perdre connaissance, mon sang coulait, un Jaguar se préparait à fondre sur moi.

— Gredin de sort ! s'écria-t-il en serrant les poings, et je n'étais pas là !

— Le chien que vous voyez apparut tout à coup, et pendant qu'il tombait bravement en arrêt devant le Jaguar, son maître accourut et tua le fauve pour ainsi dire au vol.

— Quel amour de toutou ! en v'la un caniche ! C'est égal, caballero, ajouta-t-il en s'adressant à don Luis, je ne vous con-

nais pas : eh bien ! vous et Diamant je vous porte dans mon cœur, foi de Sidi Muley qu'est mon nom putatif ! vous pouvez compter sur moi à l'occasion ! je ne vau pas oher ! mais j'ai d'ça, ajouta-t-il, en se donnant un vigoureux coup de poing sur la poitrine à la place du cœur.

— Je le sais, répondit don Luis en souriant, Diamant me l'avait dit déjà.

— Hein ! quoi ? fit-il, d'un air ahuri.

— Diamant n'est pas un chien comme tant d'autres, reprit le jeune homme gaiement, à première vue, sans jamais se tromper il sait reconnaître mes amis de mes ennemis ; quand je l'ai vu vous caresser, j'ai compris que nous serions amis.

— Comment, il dit aussi la bonne aventure ! c'est pire que mamzelle Le Normand ; Munito n'était pas grand'chose auprès de lui ; quel amour de toutou ! c'est pourtant vrai qu'il a deviné et il ne demande rien pour ça.

— Deux heures plus tard, ce cavalier me débarrassait d'un second Jaguar qu'il tuait comme le premier.

— Il paraît que c'est la spécialité de monsieur ! mes compliments bien sincères, ajouta-t-il en riant, en voilà des histoires ! c'est égal ; l'autre me le payera, il ne l'aura pas volé.

— De qui me parlez-vous, Sidi Muley ?

— Eh bien ! de l'autre racaille, à qui j'avais provisoirement fait grâce ; mais il n'y a pas de soin, il est sous bonne garde.

— Comment ?

— Oui, je l'ai confié à Camacho, à Navaja et à Matasin, ils le tiennent bien, ils attendent mon retour ; vous comprenez que j'ai voulu savoir à quoi m'en tenir, et que je me suis mis à votre recherche ; voilà pourquoi vous m'avez rencontré ici.

— Comment, Camacho et les autres sont au Presidio ?

— Il le fallait bien ; d'ailleurs, dans la lettre ; vous verrez pourquoi ils sont venus avec moi.

— Humph ! au Presidio ?

— Pas de danger ; nous ouvrons l'œil ; d'ailleurs vous savez qu'il n'y a rien à craindre.

— Peut-être ? Ils peuvent être découverts.

— Bon ; ils sont trop « roublards » pour cela, et puis nous ne manquons pas d'amis au Presidio.

— C'est vrai, cependant on ne saurait agir avec trop de prudence !

— Bah ! laisse donc faire puisque je réponds de tout.

— Enfin !... et il ajouta après un instant, avez-vous interrogé votre prisonnier ?

— Je n'y ai pas pensé du tout ! d'ailleurs je suis parti tout de suite.

— Il est important de savoir qui lui avait ainsi payé ma mort ?

— En effet, il a dû être payé pour cela ; il est probable qu'il ne vous connaissait même pas.

— C'est probable, en effet, c'est un ennemi qui, trop lâche pour m'attaquer en face, a appelé des assassins, pour se débarrasser de moi.

— Ce doit être cela, car le gredin a l'air à moitié idiot ; mais soyez calme, je me charge de le faire bavarder comme une Pie ; je connais la manière.

Le soleil était couché depuis plus d'une heure déjà ; bien que le ciel fut pailleté d'étoiles étincelantes, la lune n'étant pas levée encore, la nuit était assez sombre.

Les voyageurs n'étaient plus qu'à une centaine de mètres du Presidio dont on voyait briller les lumières dans l'obscurité.

— Vous vous rendez chez le *senor* don Juan de Dios Suarez ? demanda don Estevan à son nouvel ami.

— Directement ; répondit don Luis, vous savez que sa maison est une des dernières de Presidio, de ce côté-ci du Pueblo.

— Je le sais, répondit le jeune homme, comptez-vous y rester tard ?

— J'y souperai et j'y passerai probablement la nuit ; il y a une chambre réservée pour moi.

— C'est vrai, vous êtes déjà presque de la famille.

— Cependant, si vous avez besoin de moi, je serai prêt à votre premier appel.

— Merçi, mais je ne le crois pas ; dans tous les cas, vous me verrez demain matin.

— Je vous attendrai.

— C'est convenu, maintenant séparons-nous, notre chemin n'est pas le même ; moi j'oblique à gauche.

— Alors, bonne nuit et à demain.

— Bonne nuit, frère.

— Bonne nuit, caballero, dit le spahis, n'oubliez pas Sidi Muley.

— A demain, mon brave camarade.

— A demain, *senor* ; à te revoir Diamant ! mon gros toutou.

Les trois cavaliers se séparèrent alors.

Quelques minutes plus tard don Luis Perez mettait pied à terre devant la porte de don Juan de Dios Suarez, qui s'ouvrait presque aussitôt devant lui.

Huit heures du soir sonnaient à l'horloge de l'église du Presidio.

V

Le Presidio del Norte, fondé par les Espagnols, à l'époque où ils étaient maîtres du Mexique et que leur domination s'étendait jusqu'au Rio Sabina sur les frontières de la Louisiane, est aujourd'hui bien dechu de son ancienne splendeur, cependant, depuis la perte du Texas et que les empiètements successifs du gouvernement envahisseur des États-Unis ont fait reculer les frontières du Mexique jusqu'au Rio Grand del Norte, le Presidio del Norte, a repris une certaine importance ; son commerce s'est accru, et un mouvement de transit assez considérable s'y opère.

Ainsi que le dit son nom, le Presidio del Norte, n'était dans l'origine qu'un lieu de détention pour les malfaiteurs et les forçats condamnés aux galères par les tribunaux de la Nouvelle-Espagne, en même temps qu'un comptoir de traite pour trafiquer avec les Indiens nomades ou « bravos ».

Cette ville, dont la population ne dépasse pas deux mille cinq cents habitants, la garnison non comprise, a été assez solidement fortifiée, pour défendre le passage du fleuve, sur la rive duquel, en face même de la ville, les Américains du Nord ont construit dans un but évident d'intimidation, une forteresse nommée fort Leton.

La population très mêlée offre un aspect des plus singuliers ; toutes les nationalités y sont représentées, toutes les langues parlées à la fois ; en somme, beaucoup d'aventuriers y viennent pêcher en eau trouble, comme dans la plupart des villes frontières de ces régions dans lesquelles règnent une inourie et une liberté de mœurs incroyables, mêlées aux pratiques les plus absurdes et les plus superstitieuses d'un catholicisme essentiellement païen.

La garnison s'élevait à sept ou huit cents soldats indisoi-

plinés et d'une moralité plus qu'équivoque, est pour beaucoup dans la dégradation morale de cette malheureuse population ; quant à la justice, elle n'existe que de nom, et comme partout au Mexique elle s'exerce de la façon la plus arbitraire, selon le plus ou moins de fortune des pauvres diables contraints de comparaître devant elle.

Les fortunes se font et se défont avec une rapidité extrême à Presidio del Norte ; tel n'a pas un sou le soir, en s'éveillant jette l'or à pleines mains et sans compter ; cela provient de la foule de métiers interlopes qui s'exercent dans l'ombre, des transactions honteuses qui s'accomplissent en secret, et surtout de la contrebande avec les États-Unis.

Cette contrebande a pris depuis quelques années des proportions formidables et s'exerce sur une immense échelle sur toute l'étendue de la frontière avec les États-Unis ; à l'époque de l'occupation du Mexique, par l'armée française, des fortunes colossales se sont faites en moins de deux ou trois mois à Presidio del Norte, par la contrebande avec les États-Unis ; aujourd'hui cet honorable métier est plus florissant que jamais ; le gouvernement le sait, mais il est impuissant à arrêter le mal, car ses agents et ses employés sont les premiers à s'entendre et à traiter à l'amiable avec les contrebandiers.

Si nous nous avisions d'affirmer que don Juan de Dios Suarez ne faisait pas de contrebande, on ne nous croirait pas, et on aurait raison ; il ne l'aurait pas voulu qu'il y aurait été obligé ; il faut hurler avec les loups, dit un vieux proverbe, et, ma foi, le digne Ranchero hurlait d'une voix magnifique et avec un entrain remarquable ; le fait est que le plus clair de ses bénéfices, et ils étaient énormes, car le Ranchero était un des plus riches négociants de Presidio del Norte, venait de la contrebande, et il n'en était pas plus fier pour cela ; tous ses amis et connaissances faisaient comme lui ; seulement par un accord tacite, le mot un peu trop cru de contrebande n'était jamais prononcé par ces dignes négociants qui en vivaient. C'était tout simplement le secret de Polichinelle.

Il faut bien élever ses enfants, et, grâce à Dieu, le Seigneur avait béni le mariage de don Juan de Dios Suarez : il avait neuf enfants, huit garçons honorablement établis, à Paso del Norte et autres lieux circonvoisins, dans les mêmes conditions que leur père et dont les affaires prospéraient à miracle, et une fille âgée de dix-sept ans, qu'il se proposait de marier, on lui donnant une riche dot, à don Luis Perez, l'opulent Platero, c'est-à-dire joaillier de Urès.

Dona Mercedès, nous avons dit, avait dix-sept ans, elle était belle à ravir, jamais plus adorable vierge n'avait été rêvée par Raphaël ou le Titien, seulement elle était brune ; c'était le type complet des admirables femmes andalouses, de Séville et de Puerto Santa Maria : petite, mignonne, le corsage rond et bien rempli sans corset, la taille fine, souple, élégante, la démarche pleine de grâce, de désinvolture et de ce « Salero » que seules possèdent les Andalouses, le front un peu bas, les yeux grands, rêveurs encore, mais parfois langant de voluptueux effluves ; âme pure, candide et ignorante du mal ; elle avait pour son fiancé, un amour chaste, profond, dévoué, et cachait, sous des dehors presque enfantins, une grande force de caractère et cette volonté ferme qui font les femmes honnêtes et les mères de familles irréprochables.

Mercedès et Luis s'aimaient depuis longtemps déjà, sans se le dire, lorsque le jeune homme se résolut à demander la main de la jeune fille à elle-même ; celle-ci, heureuse de cet aveu qu'elle espérait, répondit sans fausse prudence et conduisit elle-même don

Luis à son père, à qui elle dit : j'aime don Luis, il sera mon mari ou je resterai fille.

— C'est bien, tu l'épouserai, répondit le Ranchero.

Le mariage fut convenu séance tenante, et sa date définitivement fixée à trois mois de là, le jour où Mercedes atteindrait ses dix-sept ans.

Don Luis Perez, avant de repartir pour Urès, avait eu un long entretien avec sa fiancée ; entretien dans lequel il lui avait raconté toute son histoire et pourquoi il était contraint de cacher son nom ; enfin, la position malheureuse à laquelle il était réduit ; il ne voulait pas avoir de secrets pour celle qui devait bientôt être sa femme ; la jeune fille accueillit cette révélation avec joie ; cette perspective d'avoir peut-être à se dévouer pour celui qu'elle aimait lui souriait ; cette confiance illimitée de son fiancé la rendait fière d'elle-même.

— Bien, dit-elle avec un délicieux sourire, en laissant tomber sa main mignonne dans la main que lui tendait don Luis, nous serons deux maintenant à soutenir la lutte, et nous serons forts sous la sauvegarde de notre amour.

— Merci, ma bien-aimée, répondit le jeune homme.

Ce fut tout.

Ces deux jeunes cœurs s'étaient compris, ils battaient à l'unisson.

Du reste, don Luis Perez avait déjà fait la conquête de toute la famille de la jeune fille, chacun l'aimait à qui mieux mieux.

Le digne don Juan de Dios lui-même était si bien sous le charme, malgré son apreté au gain et son respect inné pour l'or, qu'il avouait franchement dans ses bons moments que don Luis Perez eût-il été pauvre, il ne lui aurait pas refusé la main de sa fille.

Le vieux contrebandier avait dit un jour à propos de sa fille, à un de ses amis qui lui reprochait sa faiblesse pour elle, un mot d'une charmante naïveté, et qui prouvait toute l'étendue de son amour paternel pour la charmante enfant.

— Je le sais bien, dit-il, je suis trop faible ; que voulez-vous, elle est si gentille, et je l'aime tant ! Il doit y avoir un moyen de lui refuser quelque chose ; ce moyen, je le cherche, mais je ne l'ai pas encore trouvé.

Le mariage des deux jeunes gens avait été fixé au 18 octobre ; le 12, Oregano, le valet de don Luis Perez, envoyé en avant par son maître, était arrivé à Presidio del Norte et avait annoncé à don Juan de Dios Suarez qu'il ne précéderait son maître que de quelques heures, et qu'il le verrait paraître, le même soir ou au plus tard le lendemain, dans la matinée.

Nous savons pourquoi don Luis Perez n'avait pas paru, mais la famille Suarez l'ignorait ; aussi, l'inquiétude était-elle grande ; les frères, les cousins, en un mot, tous les parents de la fille, accourus de vingt et même de trente lieues à la ronde, pour assister au mariage de la jeune fille, se perdaient en commentaires sur ce retard incompréhensible.

Mercedes ne disait rien, mais elle était plus inquiète que tout le monde.

On ne voyage pas au Mexique, surtout dans les Etats de Sonora et de Chihuahua, avec la même facilité et surtout la même sécurité qu'en France.

D'abord, les grandes routes ne sont pour la plupart que des sentiers à peine tracés ; ensuite, ces sentiers, fort peu agréables et très incommodes par eux-mêmes, sont rendus généralement fort dangereux par les hôtes de toutes sortes, fauves et bandits,

qui les parcourent sans cesse, et y prennent leurs ébats, sans nul souci d'une police qui ne se montre jamais et a bien autre chose à faire que de veiller à la sûreté des voyageurs.

Les parents et les amis, arrivés en grand nombre dans la maison de don Juan de Dios Suarez, parlaient déjà de se séparer en plusieurs bandes bien armées et d'aller, aussitôt après le souper, battre les trois ou quatre routes aboutissant au Presidio del Norte, et surtout celle de Coyame, jusqu'à cette dernière ville, car c'était de ce côté que devait arriver le jeune fiancé, lorsque le heurt de la porte d'entrée de la maison retentit à plusieurs reprises.

Chacun écouta avec anxiété.

Des pas se firent entendre au dehors, la porte de la pièce où la famille était rassemblée s'ouvrit toute grande, et un homme parut calme et souriant.

Cet homme était don Luis Perez.

Le jeune homme fut accueilli par de joyeux vivats.

Il s'empressa de saluer à la ronde et de s'excuser en termes choisis d'un retard complètement indépendant de sa volonté.

Mais l'inquiétude passée, ce fut le tour de la curiosité.

Les assistants insistèrent pour que le jeune homme racontât son histoire et les raisons qui l'avaient empêché d'arriver plus tôt.

Don Luis connaissait bien les amis auxquels il avait affaire, il ne se fit pas prier, et s'exécuta de bonne grâce ; d'ailleurs, il n'avait rien à cacher.

Il raconta donc les événements dont son voyage avait été émaillé fort désagréablement pour lui et termina son récit qu'il avait su rendre très intéressant, en disant que don Estevan de San Lucar l'avait accompagné jusqu'au Presidio del Norte, en annonçant sa visite pour le lendemain matin.

Son récit terminé, don Luis fit apporter, par son valet Oregano, comme preuves à l'appui, les deux magnifiques peaux des Jaguars tués par lui, et les fit étendre sous les pieds mignons de sa fiancée, la belle Mercedes Suarez.

Cette délicate galanterie du jeune homme eut un succès d'enthousiasme.

Lequel succès ne commença à se calmer un peu que lorsque don Juan de Dios Suarez, qui avait grand appétit, car le repas du soir avait été retardé, et il était près de neuf heures, annonça d'une voix retentissante, que le souper était servi, et qu'il était temps de passer dans la salle à manger.

Don Luis offrit son bras à dona Concepcion, la mère de sa fiancée, et ouvrit la marche.

Le souper fut très gai ; il se passa sans aucun incident digne d'être rapporté.

Deux heures plus tard, toutes les lumières étaient éteintes et tout le monde dormait ou du moins semblait dormir dans la maison de don Juan de Dios Suarez.

Déjà, depuis longtemps, tous les bruits de la ville avaient cessé les uns après les autres.

On se couche de bonne heure dans les villes mexicaines des Etats éloignés du centre ; seulement, lorsque le temps est beau, ce qui arrive ordinairement pendant six mois de l'année, comme il fait très chaud, la moitié au moins de la population couche en plein air, dans les cours des maisons, roulés dans des zarapès, les gens trop pauvres pour avoir des cours à leurs maisons se couchent, sans cérémonie, dans les rues, le long des murs ou sous les cloîtres des places.

(A SUIVRE.)

Commencé le 1er Janvier 1882 — (No. 106.)

UN ÉCHAPPÉ DE LA BASTILLE

ou
EXILI L'EMPOISONNEUR

VI

LE PACTE DE LA MORT.

Qui sait ? abattu par la maladie, affaibli par le désespoir, je donnerais peut-être à ceux qui entoureraient mon grabat un spectacle ridicule.

J'aurais pour, peut-être, moi qu'on ne vit jamais ni trembler ni pâlir. Qui peut répondre de soi lorsque vient l'heure suprême.

Qui sait ? Je demanderais peut-être un prêtre.

Ah ! un prêtre ! Exili, l'empoisonneur ! Exili, l'alchimiste, l'écouteur des hautes-œuvres de madame Olympia, demander un prêtre !... Qui sait ? sa curiosité pieuse m'arracherait peut-être mes secrets ; il ouvrirait à mes yeux les soupiraux de l'enfer, il troublerait mon âme agonisante, égarerait ma raison vacillante, et je me confesserais humblement ; j'avourais tout, je demanderais pardon à Dieu !... Quelle comédie grotesque !...

Un sinistre ricannement, qui retentit lugubrement dans le cachot, ponctua ces dernières paroles.

— Non, non, continua l'empoisonneur, plus d'hésitation, plus de faiblesses.

Eh ! si je meurs, je ne connaîtrai que plus tôt le grand problème. La curiosité vaut bien un sacrifice.

Allons, le sort en est jeté ; mes poisons qui ne m'ont jamais trahi lorsqu'il s'agissait des autres, ne me trahiront pas lorsque ma propre existence est en jeu.

Et, se précipitant vers l'endroit où étaient cachées toutes ses richesses, il brisa les flacons et les creusets, répandit dans les cendres de l'âtre les élixirs mortels, jeta aux vents de la fenêtre les poudres mortelles.

Puis il souleva les carreaux de la soupente et y jeta tous les débris. Il y cacha aussi l'échelle presque terminée.

Comme il achevait ce travail.

— Il serait malhonnête de priver le pauvre diable qui me succédera de ces moyens de s'enfuir ; prévenons-le.

Et il retraça à la hâte le récit de ses espérances, joignant un plan à cette relation, et attacha le tout à l'extrémité de l'échelle.

Montant alors sur un escabeau, il grava sur la muraille, à l'aide d'une pointe de fer, ce seul mot :

Cherchez !

De la dernière lettre de ce mot, partait une ligne qui aboutissait aux carreaux descellés.

— A moi maintenant ! dit-il.

Déjà il saisissait la coupe où était préparé le narcotique, lorsqu'une réflexion, qui traversa son esprit comme un éclair, le cloua immobile.

— Si Sainte-Croix ne venait pas au rendez-vous ! s'écria-t-il.

Et il réfléchit longtemps.

Ce profond observateur repassait dans sa mémoire les moindres circonstances qui avaient marqué les longs mois de sa captivité avec le chevalier.

Il rapprochait toutes les paroles, toutes les actions de son ancien compagnon ; il en analysait le sens caché, les condensait jusqu'à en tirer des conséquences presque mathématique. Enfin, de déduction en déduction, il en arriva à cette certitude horrible.

— Non, il ne viendra. Ou s'il vient, ce sera pour s'assurer de ma mort. Qui sait ! il piétinera peut-être sur la terre fraîchement remuée, dans la crainte de me voir tôt ou tard sortir de la tombe comme un remords.

Oui, continua-t-il, se parlant tout haut à lui-même, tant était forte son émotion, oui, il doit me trahir : il me trahira.

La logique sans cela ne serait pas la logique. Il me doit tout, donc il me hait.

J'ai mis des armes entre ses mains, donc il les doit tourner contre moi.

Enivré du peu que je lui ai donné de ma science, il se croit fort, tout-puissant, maître du monde.

En moi, il a toujours vu plutôt un maître qu'un ami : son orgueil en est blessé.

Il croit pouvoir se passer de moi, il cherchera à me supprimer. Libre, que serai-je pour cet homme ? Un complice.

On se débarrasse toujours de ses complices, lorsqu'on le peut sans danger ; c'est élémentaire.

Mon ancien ami est donc aujourd'hui mon plus mortel ennemi.

Que peut être l'amitié pour un homme qui a lâchement abandonné son fils ? A sa place, d'ailleurs, j'agisrais comme il agira ; il est mon élève, c'est tout dire.

Oh ! mais prend garde, chevalier, tôt ou tard je me vengerais. Je ne suis pas dans le cercueil encore ; et un homme comme moi, lorsqu'il a deviné le danger, l'évite toujours.

J'ai encore une ressource !...

Exili s'assit alors devant la table, unique meuble du cachot, et, prenant une plume, couvrit deux pages de son écriture fine et serrée.

Dans cette feuille de papier, dont il avait relu attentivement plusieurs fois le contenu, il roula soigneusement une petite fiole semblable à celle qu'il avait donné à Sainte-Croix, et serrant le tout dans un mouchoir, il sembla plus tranquille.

Sa figure reprit cette souriante ironie d'un homme qui vient par adresse de conjurer un extrême péril.

La suscription de la lettre portait ces seuls mots :

A MON FILS OLIVIER.

Lorsque le geôlier, portant le dîner des prisonniers, parut dans la prison à l'heure accoutumée, il trouva l'Italien étendu sur sa couchette.

— Seriez-vous malade, monsieur ? demanda-t-il avec intérêt.

— Je me sens fort mal, répondit Exili.

— Il ne faut pas, monsieur, vous laisser ainsi abattre ; vous avez perdu votre ami, mais bientôt M. de Baisemaux vous enverra un autre compagnon.

— Le nouveau prisonnier trouvera la prison vide.

— Ne parlez pas ainsi, monsieur, reprit le geôlier en s'avançant vers la couchette de celui qu'il appelait son sauveur ; vous ne sauriez croire combien vous m'attristez ; allons, bon courage, votre tour d'être libre viendra, et si une bouteille de bon vin...

— Merci, mon ami, de votre intérêt ; mais je le sens, mon heure est venue, je suis vieux, voyez-vous, très-vieux, et j'ai beaucoup souffert dans ma longue existence.

L'âme est forte encore, l'esprit sain ; mais l'enveloppe s'est usée ; ma vie n'était plus qu'une lueur vacillante que le moindre souffle devait éteindre. La douleur d'une séparation inattendue m'aura tué.

Exili parlait ainsi d'une voix affaiblie. Le geôlier, attendri,

essuyait dans le coin de ses yeux de grosses larmes d'attendrissement.

— Au moins, monsieur, si je pouvais quelque chose pour vous !

— Hélas ! mon ami, on ne peut plus rien pour moi. Et cependant, si vous gardé souvenir des quelques services que j'ai été assez heureux de vous rendre...

— Eh bien ?

— Il ne tiendrait qu'à vous d'adoucir mes derniers instants.

— Quo faudrait-il faire pour cela ?

— Peut-être risquer votre place, votre liberté. C'est trop vous demander.

Le guichetier se redressa comme indigné qu'on pût douter de sa reconnaissance et de son dévouement.

— Je vous dois la vie de ma femme, monsieur, et la mienne. Ma vie est à vous, disposez-en.

— Eh bien ! reprit lentement Exili, il faudrait, aujourd'hui même, faire parvenir ce paquet à l'adresse indiquée et me faire savoir, avant ce soir, si on a trouvé le gentilhomme auquel il est adressé.

Il y va du bonheur, de l'avenir, de la vie même de l'être que j'aime le plus au monde. Pouvez-vous faire cela ?

Le geôlier se gratta le front, suivant son habitude, quand il poursuivait une idée.

— C'est terriblement difficile, prononça-t-il, vous savez que nous autres nous sommes prisonniers aussi, que nous ne sortons jamais de la Bastille.

Mais... attendez, oui, c'est égal, je vais envoyer un soldat prévenir ma femme que je veux lui parler ; je la verrai au greffe, je lui glisserai votre paquet, et avant une heure elle viendra me rendre la réponse que vous désirez.

— Merci, mon ami, dit l'Italien visiblement attendri de ce humble dévouement, merci. Vous aurez adouci les dernières heures d'un mourant.

— Hélas ! monsieur, je suis honteux de ne pouvoir faire que cela... mais, moi non plus, je ne suis pas heureux, allez.

— Quoi ! vous n'êtes pas content de votre sort, vous, employé dans une forteresse royale ?

— Ah ! monsieur ! si je n'avais une femme et sept enfants...

— Eh bien ?

— Il y a longtemps que j'aurais jeté au diable ce trousseau de clés.

— Que feriez-vous alors ?

— C'est bien ce qui m'embarrasse. Qui voudrait employer un guichetier de la Bastille ? Ah ! si j'avais des protections !

— Vous avez donc une ambition ?

— Hélas ! oui ; je voudrais être guichetier au Châtelet, Voilà une bonne place ! bien payé, des profits, sans compter que là au moins on n'est pas prisonniers ; on peut aller, venir, dépenser un peu de ce qu'on gagne avec des amis.

— Eh bien ! mon brave, outre que je suis médecin, je suis un peu prophète, je vous annonce qu'avant trois mois d'ici votre rêve sera réalisé.

— Dieu vous entende, monsieur, je vais toujours faire votre commission.

C'est avec une fébrile impatience que l'Italien attendit le retour de son messager. Enfin, comme six heures sonnaient, la porte du cachot s'entrouvrit ; c'était l'honnête guichetier.

— Monsieur, cria-t-il, on a trouvé le gentilhomme !...

Et il s'enfuit en courant, craignant d'être surpris.

Une joie infernale éclata sur le visage d'Exili.

— A nous deux, chevalier, murmura-t-il, à nous deux, si tu manques à ta promesse.

S'assurant alors sur son lit, il prit d'une main ferme le terrible narcotique, le porta à ses lèvres et retomba comme fou ivré.

Le soir même, au moment de la première ronde de nuit, le chirurgien constata la mort du vieux prisonnier italien.

Le major général donna des ordres pour qu'on l'enterrât des le lendemain.

Un seul homme pleura : l'honnête guichetier.

Il rebêta un cercueil et pieusement l'alluma devant la couchette du mort.

VII

LES AMOURS D'OLIVIER.

Non loin de la place des Victoires, à deux pas de l'hôtel des Fermes, s'élevait le magnifique hôtel et s'étendaient les splendides jardins du riche financier Hanyvel, ce rival détesté de Penautier.

Le quartier compris entre la rue Saint-Honoré et la rue Jean Jacques-Rousseau était alors comme la terre natale des hommes d'argent. Comme les dévots autour du clocher de la paroisse, tous étaient venus se grouper autour de l'hôtel des Fermes, temple du Plutus de l'époque, et leurs luxueuses demeures donnaient à ces rus, qui nous paraissent aujourd'hui si étroites et si sombres, la vie et le mouvement de la richesse.

De tous ces hôtels, où s'entassaient à profusion toutes les merveilles du luxe et des arts, un des plus riches était, sans contredit, celui de messire Hanyvel, seigneur de Saint-Laurent, receveur général du clergé de France.

À prix d'or, il avait racheté de vastes terrains encombrés de sordides mesures, et, comme au coup de baguette d'un enchanteur, de riants jardins ombragés de grands arbres étaient comme sortis de terre avec leurs pelouses, leurs massifs de fleurs rares, leurs charmilles, leurs jets d'eau et leur peuple de statues.

Rien ne troublait la délicieuse solitude de ce paradis terrestre, que révélaient seuls les grands arbres qui dépassaient les murs. À force d'argent, le financier avait fait fermer toutes les fenêtres qui, des maisons voisines, dominaient son jardin, et il était bien maître et bien seul chez lui.

Seule, une petite lucarne placée sous les toits d'un hôtel contigu prenait jour sur l'écusson du receveur du clergé.

Cette lucarne, il ne l'avait jamais vue, l'eût-il remarquée, que certainement il n'en eût prit aucun souci, des gens logés si haut n'existant pas pour un financier si riche.

Or, précisément à l'époque où le chevalier de Sainte-Croix fut arrêté, au sortir de l'hôtellerie du MORE-QUI-TROMPE, un tout jeune homme, à la mine grave et austère, un peu triste même, était venu occuper le petit appartement d'où dépendait la chambre éclairée par la lucarne.

L'aspect du jardin, des pelouses, l'ombre des grands arbres l'avaient décidé, et, pour être sûr de ne pas être dépossédé, il avait payé une année d'avance, bien que ce ne fût point encore un usage établi par messieurs les propriétaires, et il n'avait pas tardé à prendre possession de son modeste logement.

Jamais il n'avait été si heureux.

On était alors aux premiers jours du printemps, les rayons du soleil avaient retrouvé leur chaleur, si bienfaisante aux pauvres

gens ; les arbres, les fleurs, les gazons renaissent sous les tièdes caresses des brises d'avril.

Accoudé à son étroite fenêtre, le jeune locataire bénissait comme une grâce de Dieu la fortune de son voisin le financier.

Lui, pauvre habitant des mansardes, n'était-il pas de moitié dans le bonheur de l'homme riche ? Ne jouissait-il pas du jardin comme s'il en eût été le propriétaire.

Peu à peu, il s'était habitué à considérer un peu comme siennes toutes ces choses. Il disait en riant : MES arbres, MES gazons, MES statues, MES fleurs.

Il gourmandait tout bas le jardinier paresseux qui s'endormait sur sa bêche, il se fâchait contre le maladroit qui déracinait une plante ; bien mieux qu'Hanyvol, il connaissait au bout d'un mois toutes les richesses du jardin.

Bientôt, à ce grand attrait qui l'attirait à la fenêtre, vint s'en joindre un autre plus doux et plus impérieux.

Un matin, au détour d'une charmille, il aperçut la fille du seigneur de Saint-Laurent.

C'était une blonde et ravissante jeune fille, à la démarche légère et gracieuse ; son cou, d'un dessin exquis, avait l'admirable blancheur de la nacre, d'épais cheveux faisait à son front pur comme une divine auréole ; sa bouche, petite et mignonne, était adorable d'expression, et ses lèvres roses en s'ouvrant laissaient voir le plus riche chapelet de perles qu'eût jamais rêvé un empereur de l'Inde.

Ses yeux enfoncés, blous et profonds, avaient des scintillements d'étoiles par une belle nuit de mai.

Ebloui de cette beauté surnaturelle, le jeune homme ferma les yeux.

Lorsqu'il les rouvrit la vision avait disparue, elle s'était évaporée comme un de ces rêves enchantés que l'on fait à vingt ans.

Ce n'était pas un songe, elle devait lui apparaître encore, cette vision céleste...

Mais c'en était fait de son bonheur si tranquille jusque-là.

À demi-caché sous les plis d'un rideau, ses journées entières se passaient à épier la venue de la jeune fille dans le jardin.

Paraissait-elle, il s'enivrait de sa vue. Pour la mieux regarder, il eût voulu pouvoir arracher tous ces arbres qui faisaient ses délices quelques jours auparavant et dont à chaque instant les feuilles la cachaient à sa vue.

Tous les matins, à la même heure à peu près, elle venait visiter une magnifique volière placée au milieu d'un massif de plantes rares ! c'était pour le jeune homme le plus beau moment de la journée.

Il l'aimait !

Et déjà son amour était si grand, si immense, qu'il ne tarda pas à reconnaître que désormais sa vie était perdue ; qu'il avait au cœur une de ces passions profondes dont on meurt, parce que elles sont sans espoir.

Hélas ! cette jeune fille était promise sans doute à quelque financier riche comme un galion, ou à quelque grand seigneur désireux de redorer son blason.

Et lui, qui avait osé lever les yeux sur elle, qui l'aimait de toutes les forces de son âme, d'où lui venait cette audace ? qui était-il ?

Il s'appelait Olivier et ne se connaissait ni parents, ni famille, ni personne au monde qu'il pût nommer de ce doux nom d'ami. À peine il savait son âge et il ignorait jusqu'au lieu exact de sa naissance.

Souvent il avait cherché à ressaisir les fugitifs souvenirs de

ses premières années, il ne se rappelait rien de précis ; les quelques tableaux de son enfance, restés en sa mémoire, étaient vagues, indistincts, confus, comme ces réminiscences du rêve à l'heure où l'esprit flotte encore entre la veille et le sommeil.

Il se rappelait vaguement avoir été élevé à la campagne, au milieu des paysans.

En fermant les yeux, il croyait voir encore une petite ferme couverte de chaume, bâtie sur le bord d'une grande route à quelques pas d'un bois immense.

Il se souvenait encore des compagnons de ses premiers jeux, trois ou quatre petits paysans bien pauvres, bien sales, à peine vêtus, avec lesquels il allait se rouler dans les herbes ou jeter des pierres dans un petit ruisseau aux eaux bleues, qui coulait à l'extrémité d'un grand jardin.

Là, s'arrêtaient toutes ses notions sur son passé, jusqu'au jour où il avait quitté la ferme pour n'y plus revenir.

Ce grand jour, par exemple, était resté merveilleusement présent à son esprit. C'était le premier épisode bien distinct de sa vie, le plus décisif aussi sans doute.

Un matin, un carrosse qui lui avait semblé magnifique, mené grand train par quatre chevaux et deux postillons, s'était arrêté devant la ferme.

Un vieux gentilhomme, que deux laquais traînaient avec le plus profond respect, en était descendu et avait demandé à se rafraîchir et à se reposer quelques instants.

Naturellement sa demande avait été accueillie. Tous les gens de la ferme, ravis de la présence d'un si riche seigneur dans leur pauvre demeure et comptant sans doute sur une généreuse récompense, s'étaient empressés autour de l'étranger et s'étaient, à qui mieux mieux, efforcés de prévenir tous ses désirs.

Le gentilhomme cependant les laissait faire, sans paraître y prendre garde, avec cette suprême indolence des gens persuadés que tous les hommages leur sont dus. De tous les mets qu'on avait disposés pour lui sur une table rustique, à l'ombre d'une tonnelle, devant la porte de la ferme, il ne voulut accepter que quelques fraises et une jatte de lait.

Alors il s'était pris à regarder curieusement les marmots qui se tenaient debout à quelques pas, saisis d'admiration et de crainte, éblouis sans doute par la richesse de ses habits. Après un muet examen qui dura près d'un quart d'heure, il s'entretint tout bas avec le fermier et sa femme.

Les propositions que l'étranger faisait aux pauvres habitants de la ferme étaient, paraît-il, bien séduisantes, car le mari et la femme poussèrent une exclamation de joie et commencèrent un long chapelet de remerciements et de protestations.

Le gentilhomme les interrompit en jetant sur la table une bourse assez lourde, dont le fermier s'empara avec avidité.

La fermière, elle, prit la main du petit Olivier, qui l'appela maman comme les autres, et, l'attirant près de l'étranger :

— Regarde bien ce digne seigneur, que le ciel bénisse, mon fils, il veut faire ton bonheur. Nous étions trop pauvres pour t'élever, il va t'emmenner avec lui. Il te donnera de beaux habits et de bonnes choses à manger ; ainsi, remercie-le bien et tâche d'être sage et de l'aimer comme si tu étais son fils.

Ces paroles avaient si vivement frappé l'imagination de l'enfant, que, jeune homme, il croyait encore les entendre résonner à son oreille.

Mais, au moment où elles furent prononcées, elles lui parurent un arrêt terrible. Il n'y comprit rien, sinon qu'il allait quitter la ferme, ceux qu'il appelait son père, sa mère, ses frères, qu'il

no les reverrait plus, qu'il allait être obligé de suivre cet homme à l'air si sévère et si dur qu'il ne connaissait pas.

Il poussa des cris déchirants, et de ses petites mains se cramponnant à la fermière, il se débattit de toutes ses forces et se défendit tant qu'il put contre celui qui voulait l'emmonner.

Mais ses chétifs efforts furent vains. Les deux laquais le saisirent, le transportèrent dans le carrosse où déjà était remonté le gentilhomme, la portière se referma, les fouets claquèrent et les chevaux partirent au galop.

Longtemps l'enfant pleura, la tête cachée entre les coussins du carrosse. Mais les plus grandes douleurs s'élevèrent à cet âge, la source de ses larmes se tarit, et bientôt il s'endormit jusqu'à regarder entre ses doigts, légèrement écartés, celui qui venait de l'enlever si brusquement à sa famille. Il lui trouva l'air doux et bon.

Le gentilhomme, qui n'avait cessé de l'observer, l'attira alors à lui, le prit sur ses genoux, et, écartant les cheveux bouclés de l'enfant, le baisa doucement sur le front.

— Cesse de pleurer, mon petit ami, lui dit-il d'une voix caressante, ne vois-tu pas que je t'aimerai bien ? Tu seras bien plus heureuse avec moi qu'avec les pauvres gens que nous venons de quitter, car je suis très riche, très riche, et désormais tu seras mon fils. Tu n'auras qu'à désirer, et aussitôt tes desirs seront exaucés. Voyons, veux-tu que je sois ton père ?

Le souvenir de la ferme, de celle qu'il appelait sa mère, traversa le cœur du pauvre petit, et de nouveau il se mit à sangloter et à se débattre en criant :

— Maman ! maman ! Je veux retourner près de maman.

— Ah ! murmura le vieillard, à cet âge heureux tous les mauvais instincts dorment encore dans le cœur de l'enfant ; mais le germe y est, et je saurai bien les éveiller lorsque cela sera nécessaire.

Et il se reprit à caresser son petit compagnon.

— Comment te nommes-tu, mon enfant ? demanda-t-il d'une voix qu'il cherchait à faire la plus douce possible.

— Olivier.

— Eh bien ! mon petit Olivier, pour commencer ta nouvelle existence, nous allons aller t'acheter de beaux habits, car nous voici arrivés à une grande ville ; mais sèche tes pleurs.

La voiture, en effet, entra au grand galop à Compiègne. Elle s'arrêta devant la plus belle hôtellerie, et un courrier avait sans doute précédé le voyageur, car l'hôte, son bonnet à la main, l'attendait sur le seuil et, s'inclinant respectueusement, lui offrit de le conduire à l'appartement qu'on avait préparé pour lui.

En moins d'une journée, grâce à la facilité avec laquelle l'or glissait entre ses doigts, le vieux gentilhomme fit habiller son petit protégé.

On le parfuma d'essences, on le confia à un coiffeur, si bien que le soir même il ressemblait à l'héritier de quelque grand seigneur de la cour ; car, pour son petit costume, on n'avait épargné ni la soie, ni le velours, ni les dentelles.

Lorsque tout fut terminé :

— Regarde-toi un peu, mon enfant, dit le vieillard ; commence-tu à moins regretter ta ferme et les guenilles qui te couvraient ? J'espère que, si maintenant tu rencontrais un de ces petits paysans avec lesquels tu jouais, tu ne les regarderais même plus.

— Oh ! je les aime bien, je voudrais retourner près d'eux, répondit le pauvre petit.

Le gentilhomme fit une grimace qui ne laissait aucun doute sur le peu de satisfaction que lui causait cette réponse.

— Serais-je par hasard tombé sur une bonne nature, grommela-t-il, sur une de ces âmes d'élite que ne gagne jamais la gangrène du vice, et qui traversent la vie sans être atteintes par la contagion du mal ?

Ce serait, pardieu, une rare et curieuse dévotion bien faite pour moi, en vérité. Mais, basta ! quand cela serait, j'y trouverais encore un intéressant sujet d'études qui me reposerait des autres. Voir un honnête homme grandir sous ma tutelle, ne serait-ce pas miraculeux ?

Par ma foi, je ne ferai rien pour changer la nature de cet enfant ; il sera libre de suivre ses instincts, bons ou mauvais.

Le soir même, après un excellent souper auquel Olivier fit à peine honneur, tant il avait le cœur gros encore, le marquis ordonna qu'on lui amenât des chevaux.

Cet ordre sembla consterner l'hôte. Singulièrement attaché par la libéralité de sa nouvelle pratique, il espérait la garder quelques jours, quitte à se surpasser.

Mais vainement il raconta les charmes des campagnes environnantes, les délices de sa maison, le molleux de ses lits, le savoir-faire de son chef, le voyageur ne sembla même pas l'entendre.

La voiture fut attelée et bientôt continua sa route, mené à fond de train par les postillons largement payés.

Depuis cette mémorable journée dont les détails étaient restés gravés dans sa mémoire, Olivier pouvait facilement reconstruire sa vie entière ; rien depuis ne lui était échappé.

(A CONTINUER.)

Commencé le 8 Décembre 1881. (No. 102.)

INFORMATIONS

Outre nos agents de Paroisses, M. Matt. Chartier, de Montréal (47, rue Versailles), est notre seul agent voyageur, autoriser à prendre des abonnements.

Dans le but de faire connaître notre journal, nous expédions cette semaine, comme échantillon, des copies de notre FEUILLETON à différentes personnes qui ne sont pas au nombre de nos abonnés. Afin de leur permettre de se faire une idée de nos ouvrages, sur demande nous ferons parvenir sans aucune charge, les quatre premiers numéros à toute personne qui en fera la demande.

AUX MAÎTRES DE POSTE

Chaque semaine nous expédierons un certain nombre d'exemplaires du FEUILLETON ILLUSTRE à différents Maîtres de Poste, en les priant d'avance de les distribuer aux personnes de leur localité respective dans le but de faire connaître notre journal, et par là nous procurer quelques souscripteurs.

LES EDITEURS.

" LE FEUILLETON ILLUSTRE "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois
UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50

Payable dans le cours des trois derniers mois :
UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents: 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

131te 1888, B. de P. Montréal.

MORNEAU & CIE.,
4, Rue St. Jacques